

COMMENT CERTAINS NOBLES FONT
POUR AUGMENTER LEUR
REVENU

Les gens qui ne sont pas dans le secret, s'étonnent à bon droit du train de vie de certains grands seigneurs anglais et des énormes dépenses journalières qu'ils font. Leurs revenus ne semblent pas justifier ces dépenses excessives et pourtant ils ne font pas de dettes et le patrimoine reste toujours le même. Ces gens s'étonneraient moins, s'ils savaient les différents expédients, auxquels ils ont recours pour grossir le chiffre de leurs revenus.

Un noble Lord, dont le château fait envie à ses nombreux amis, ne gagne pas moins de \$10,000 par année par la présentation de certaines personnes riches, mais d'origine obscure, chez quelques unes des premières familles de l'aristocratie. Voici sa manière d'opérer.

Sur reçu d'un chèque de \$500, le noble Lord envoie des lettres d'invitation à quelques unes de ses connaissances pour un dîner ou une fête champêtre, selon les besoins du moment, et le jour arrivé, une présentation en règle se fait de part et d'autre.

L'année dernière, un millionnaire de Chicago, qui avait fait fortune dans les salaisons, débarquait en Angleterre à la recherche d'une épouse, qui lui aurait rapporté un titre quelconque, à défaut d'espèces sonnantes.

Ne connaissant personne, il commençait à se décourager lorsqu'il apprit que, moyennant finances, un certain baronet, pauvre comme un roitelet, lui servirait facilement de cicerone et lui ferait faire la connaissance de quelques familles anglaises de plus aristocratiques.

L'américain ne perdit pas de temps. Il écrivit de suite au baronet et lui promit un billet de mille pour son trouble. Les présentations eurent lieu et notre américain épousa, peu de temps après, une jeune fille d'Albion, dont les ancêtres remontaient pour le moins aux croisades.

Une dame qui a ses entrées dans la meilleure société de la métropole et qui même y règne en souveraine, reçoit un salaire régulier pour ses écrits.

Elle envoie chaque semaine quelques notes à un journal illustré de New-York qui circule parmi la fine fleur de l'aristocratie ; la rédaction

UNE PETITE DÉFAILLANCE



Mademoiselle Eugénie.—Qu'est-ce que j'apprends ? Que vous êtes fiancé ?
Le professeur.—Oui, ma chère. Mais ce qui m'embête, c'est que je ne puis pas me rappeler avec qui.

NOS CHÉRIS



L'Enfant terrible.—Je ne pense pas que ma tante vous aime.

Le capitaine Ernest.—Comment cela ?

L'Enfant terrible.—Quand je lui apporte des fleurs, elle m'embrasse toujours ; mais vous avez beau lui en donner, elle ne vous embrasse jamais.

leur donne le ton voulu et les publie comme de son cru.

Une autre dame, femme d'un des membres de la Chambre des Lords, reçoit \$75 par semaine de chacun des six journaux de Province, avec lesquels elle entretient une correspondance suivie. Chaque semaine, elle leur envoie une colonne de matières, intitulée : "Lettre pour les dames."

Une autre encore se fait un joli magot, en publiant dans un journal, fort à la mode, les faits et gestes du grand monde aristocratique, leurs pérégrinations, voyages, déplacements, etc.

Tout dernièrement encore plusieurs dames de de la Cour trouvèrent moyen de battre monnaie, en promettant à certaines jeunes débutantes de les faire admettre aux levers de la Reine. Une de ces dames, plus osée que les autres, se servit même de la presse, pour faire de la réclame ; mais mal lui en a pris. La Reine eut vent de l'affaire et se fâcha pour tout de bon. Inutile de dire que ces présentations interlopes cessèrent à l'instant même.

C'est un fait reconnu qu'au besoin on peut se procurer un certain nombre de convives à tant par tête, tout comme on loue les argenteries, etc.

Cette branche d'industrie, si on peut l'appeler ainsi, a pris aujourd'hui un tel essor qu'on a établi des agences à cette fin, où les noms de plusieurs membres de la noblesse figurent au premier rang. Naturellement, dans ce cas, les prix sont plus chers.

Une autre source de revenus, qui n'est pas à dédaigner, ce sont les vieux châteaux, devenus légendaires par quelque haut fait d'armes, par le pittoresque de leur site ou quelque autre souvenir remarquable. Le prix d'entrée ou le droit de visiter ces places se chiffre par milliers de piastres par années. Le duc de Westminster, propriétaire du fameux Eaton Hall, ne touche pas moins de \$3,000 par année de cette manière, qu'il distri-

bue toutefois en œuvres de charité ; mais il n'en est pas de même dans la plupart des cas, où l'argent trouve sa place dans les coffres-forts des propriétaires.

Autrefois on distribuait le produit de la chasse entre les amis et les voisins. Aujourd'hui, les choses sont bien changées ; on le vend tout simplement au marché.

Un noble Lord, qui a les plus beaux domaines de chasse dans le Nord de l'Angleterre, a fait vendre dernièrement, sur les marchés de Manchester et de Liverpool, 5,000 coqs de bruyère, 2,000 faisans et plus de 2,000 lapins et lièvres, sans compter un nombre considérable de saumons frais, et cette quantité, quelque énorme qu'elle paraisse à première vue, n'est rien d'extraordinaire comme de choix, de sorte que les bénéfices de ce côté doivent être très considérables.

Une vraie manie s'est développée, en Angleterre, depuis quelques années, pour la photographie. Tout le monde s'en mêle et les plus riches et les plus nobles s'y livrent avec ardeur et savent au besoin en tirer profit.

Armé d'un appareil portatif des mieux perfectionnés, un certain personnage haut placé s'y livre avec acharnement, autant peut-être par calcul que par désœuvrement. Il prend ainsi les portraits de tous ses amis et connaissances, tous gens haut placés, et les met dans son album, jusqu'à ce que une occasion favorable se présente. Si une des personnes, dont il s'est ainsi procuré le portrait vient à trépasser ou se trouve en évidence pour une cause ou une autre, alors il vend, à bon prix, son produit à l'une des grandes maisons de Londres, qui s'occupe spécialement de photographies. La maison la retouche et la met en vente à milliers d'exemplaires.

Le prix de revient dépend naturellement de l'intérêt qui se rattache à ces photographies, mais quelques unes rapportent au noble Lord de cinq cents à mille piastres.

C'est ainsi que, tout récemment, dans un certain procès retentissant en divorce, il put vendre \$1,000 le portrait du noble Lord mis en cause. C'était d'ailleurs le seul qui existait, le personnage n'ayant jamais voulu poser pour un portrait.

PAS DE CHANCE



Tom.—Tu viens d'attraper la volée ?

Gugusse.—Oui.

Tom.—Pourquoi que tu ne t'es pas mis ton cahier dans ton pantalon ?

Gugusse.—Je me l'avais mis.

Tom.—Alors, ça ne t'a pas fait mal.

Gugusse.—Papa ne m'a pas donné le temps de mettre mon pantalon.